



Une journée à *Lugdunum*, cité de l'artisanat

Liens avec les programmes de LCA

- LCA Latin- classe de 3^e
- L'empire romain, la Paix romaine, la romanisation de l'empire - classes de 5^e /4^e /3^e
- Classes *Mare Nostrum* - La Méditerranée, carrefour linguistique et culturel de l'Antiquité à nos jours

Au collège, l'enseignement de complément de LCA permet d'acquérir des éléments de culture littéraire, historique et artistique, de disposer des repères nécessaires pour se construire une représentation de l'étendue géographique et historique, de repérer et comprendre l'influence de l'histoire ancienne dans des productions culturelles de différentes époques.

Sommaire

Description et objectifs du projet.....	2
Étape 1 - Les ressources naturelles	2
Visée pédagogique à destination des professeurs	2
Activités à destination des élèves	7
Étape 2 - L'artisanat.....	7
Visée pédagogique à destination des professeurs	7
Activités à destination des élèves	32
Pour prolonger cette séance	38
Pour approfondir : bibliographie sélective et ressources en ligne	38

Description et objectifs du projet

L'objectif du projet est de comprendre comment est organisée la vie économique au sein d'une colonie romaine emblématique, celle de *Lugdunum*, quelles sont les productions locales d'une cité romanisée au temps de la *Pax romana* et quel est le rôle de cette cité, en tant que plaque tournante du commerce romain. Si l'on ne peut pas encore parler, à l'époque, de mondialisation du commerce, il est cependant important de comprendre que les Romains ont activement développé des circuits économiques qui préfigurent ceux de notre monde contemporain.

Ce projet prend place au sein d'une séquence intitulée « La romanisation de l'Empire ». Elle comprend la découverte de plusieurs cités phares – qui font l'objet de fiches Odysseum – par exemple, au choix : *Arausio* (Orange), *Augustodunum* (Autun), *Lutetia* (Paris), *Massalia* (Marseille), *Nemausus* (Nîmes) et le Pont du Gard, *Vasio* (Vaison-la-Romaine), etc.

Ce travail peut servir de prolongement et d'approfondissement à un travail fait en amont plus spécifiquement sur l'histoire et la géographie de *Lugdunum*, comme le propose la fiche intitulée « Une journée à *Lugdunum* ». Les prérequis sont les suivants : connaître les notions de « colonie » et de « *pax romana* ». Ces notions peuvent être vues au sein d'une séance précédente portant sur le citoyen romain.

Dans cette fiche, il s'agit de s'intéresser plus particulièrement aux ressources naturelles et aux productions locales de la cité de *Lugdunum* ainsi qu'à l'artisanat qui y est développé.

Étape 1 - Les ressources naturelles

Visée pédagogique à destination des professeurs

Capitale administrative, culturelle et religieuse, *Lugdunum* est aussi une grande métropole économique antique, sans doute la principale de la Gaule, aux côtés de *Narbo Martius* (Narbonne) et *Arelate* (Arles). Ce rôle a certainement été encouragé par l'Empereur Auguste et ses successeurs, comme marqueur de la *Pax romana* et de son rayonnement politique.

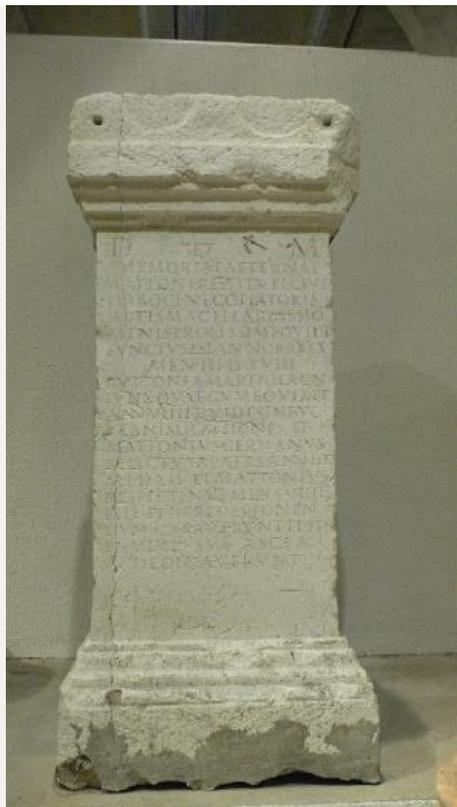
Il s'agit ici de découvrir des **ressources naturelles de *Lugdunum*** essentielles au développement économique de la cité.

Comme toute cité romaine, *Lugdunum* vit de l'exploitation de ses propres ressources naturelles, issues des terres de la cité et des territoires alentour, notamment ceux des Ségusiaves (région actuelle du Forez) et des Ambarres (département actuel de l'Ain). D'après les découvertes archéologiques, on sait que plusieurs ressources naturelles, locales ou des environs, étaient exploitées à *Lugdunum* :

- **Les céréales**, cultivées aux environs de la cité et majoritairement consommées par la ville : on a retrouvé des moulins hydrauliques dans le quartier de Vaise.
- **Les produits des vergers, des jardins, la vigne et l'élevage** : porcs (pour la célèbre « cochonaille » lyonnaise mais aussi le savon), ovins, bovins, volailles, etc. Pour en



prendre conscience, nous pouvons observer le cippe funéraire d'un marchand de comestibles retrouvé en 1552 dans les jardins de l'Obéancier près de Saint-Just à Lyon.



Cippe funéraire d'un marchand de comestibles, Musée gallo-romain de Fourvière.

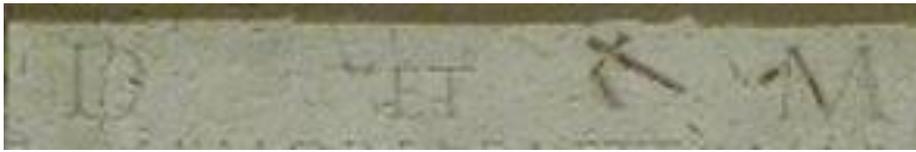
Source : [Wikimedia Commons](#)

Source épigraphique 1 : inscription du cippe mentionnant un marchand de comestibles

D(iis) M(anibus) / et memoriae aeternae / M(arcus) Attoni(i) Restituti, civis / Triboci, negotiatoris / artis macellariae, ho/minis probissimi qui de/ functus est annor(um) XXXX, / men(sium) Ili, d(ierum) XVIII ; / Ruttonia Martiola con/iunx, quae cum eo vixit / ann(os) VIII, sine ul/la animi laesione, et / M(arcus) Attonius Germanus / relictus a patre ann(or)um IIII, / m(ensis) I, d(ierum) XII et M(arcus) Attonius / Respectinus mens(ium) VIII, / filii et heredes ponen/dum curaverunt et si/bi sub ascia / dedicaverunt

Aux dieux Mânes et à la mémoire éternelle de Marcus Attonius Restitutus, de la cité des Triboques, négociant marchand de comestibles, homme d'une extrême probité, mort à l'âge de 40 ans, 3 mois et 18 jours ; Ruttonia Martiola, sa femme, qui a vécu avec lui 9 ans et 9 jours sans qu'elle ne lui ait jamais fait aucune peine, et Marcus Attonius Germanus, privé de son père à l'âge de 4 ans, 1 mois et 12 jours, et Marcus Attonius Respectinus à l'âge de 9 mois, ses fils et héritiers, ont, de leur vivant, élevé ce tombeau, et aussi pour eux-mêmes, et l'ont dédié sous l'ascia.

Cette inscription présente deux éléments récurrents sur les stèles funéraires, comme on peut le voir si l'on observe de plus près le haut du monument ci-dessus :



- **La mention DM** : au début de l'Empire, le tombeau prend une signification plus religieuse et l'inscription est conçue comme une dédicace aux Dieux Mânes, divinités collectives qui symbolisent les esprits des morts et dont la fête des *Parentalia* se déroule du 13 au 21 février. Sur l'inscription funéraire, on trouve ainsi en tête, soit l'inscription en toutes lettres, *Dis Manibus*, soit l'inscription abrégée en DM, et, à partir du II^e siècle après J.-C., la forme *Dis Manibus sacrum* (sous-entendu *locum*), « lieu consacré aux Dieux Mânes », souvent abrégée en DMS.
- **Le symbole de l'ascia** : il s'agit de la représentation d'un ustensile ressemblant à une herminette, équipé d'un manche court et destiné au travail du bois ou de la pierre. Plusieurs épitaphes lyonnaises se terminent par la formule rituelle *sub ascia dedicavit* (le tombeau de... a été inauguré sous l'ascia). Les hypothèses permettant d'interpréter la présence de ce symbole sont nombreuses et il reste énigmatique car aucun texte ne le mentionne : est-ce une truelle pour moudre la chaux lors de la construction du tombeau ? un instrument pour couper les briques ? pour polir les pierres tombales ? un outil pour couper le bois du bûcher funéraire ? un outil servant à creuser la fosse ? un outil symbolique servant à protéger la sépulture d'une violation éventuelle ? On considère aujourd'hui qu'il représente une forme de protection symbolique du tombeau à la fois magique, sacrée et matérielle, qui renvoie au moment de la fabrication du monument ou juste après son achèvement.

On peut constater que la structure de la dédicace est toujours similaire :

- l'invocation aux dieux Mânes, protecteurs des âmes des défunts, avec les initiales D. M. ;
- la formule typiquement lyonnaise à partir du II^e siècle après J.-C. : *et memoriae aeternae* (à la mémoire de) ;
- les noms du défunt ;
- plusieurs renseignements d'ordre socio-professionnel concernant le défunt ;
- les noms des trois dédicants (sa veuve et ses deux fils) ;
- la mention de la dédicace sous l'ascia.

On peut ensuite poursuivre l'inventaire des matières premières exploitées à *Lugdunum* :

1. **Le bois**, à usage multiple : utilisé par les charpentiers, ouvriers en bâtiment, tonneliers, fabricants de bateaux et radeaux fluviaux mais aussi à titre de combustible pour le chauffage des thermes, les fours de potiers et les bas-fourneaux, ou encore sous forme de poix pour l'étanchéité des tonneaux quand il s'agit de résineux.
2. **Les pierres des carrières**, notamment les calcaires tendres de la basse vallée du Rhône, les calcaires jaunes des Monts d'Or, situés au Nord-ouest de *Lugdunum*, les pierres de Seyssel,



provenant des carrières du Bugey à l'Est de la cité, les calcaires plus durs du Jura méridional et le gneiss issu des carrières situées sur la rive droite de la Saône dans le quartier de Vaise.

3. **L'argile**, collectée aux abords du Rhône et de la Saône et dont les carrières étaient exploitées par les potiers et les ouvriers du bâtiment lyonnais.
4. **Le minerai de fer** issu des mines locales, aux environs de la cité, dont l'existence est confirmée par la découverte d'une mine de fer appartenant à une certaine *Memmia Sosandris*.
5. **L'eau**, dont la gestion est un élément fondateur de la civilisation romaine : dans les *Canabae* (la Presqu'île), les nappes phréatiques sont exploitées par des puits et redistribuées grâce à des galeries de captage pour alimenter la cité ; de plus, l'eau de pluie est recueillie et stockée dans des citernes ; par ailleurs, quatre aqueducs exploitent les ressources des massifs montagneux voisins (les Monts d'Or, les Monts du Lyonnais et le Pilat) et acheminent par jour environ 30 000 m³ d'eau sur la colline de Fourvière dépourvue de ressource aquifère. Ainsi, grâce à des structures d'alimentation, de distribution, de stockage et d'évacuation des eaux, notamment dans le Rhône et la Saône, sont alimentés les thermes, publics et privés, les fontaines, les jardins, les citernes et les activités artisanales.

Toutefois, lorsqu'on tente de saisir les caractéristiques des ressources naturelles de la cité, on se heurte à plusieurs difficultés :

- **La conservation des éléments archéologiques** influe sur notre vision de l'artisanat gallo-romain : en effet, grâce à la présence des fours, grâce aux objets en terre cuite ou en pierre, particulièrement bien conservés, la production des potiers ou des tailleurs de pierre est bien mieux connue que l'exploitation de l'eau, l'agriculture, la verrerie, très fragile, les objets en bois, en textile ou en cuir, particulièrement périssables, enfin la métallurgie dont les objets sont recyclables à l'infini.
- **Il est impossible de quantifier les volumes de ressources naturelles exploitées** : aucun texte n'en parle précisément. De plus, les inscriptions et l'iconographie mentionnent le travail des artisans pour leur rendre hommage mais ne s'attardent pas sur les matières premières utilisées.

Ainsi, il apparaît clairement que les éléments permettant d'analyser l'exploitation des données concernant les ressources naturelles de *Lugdunum* ne sont que parcellaires. Ce peut être l'occasion pour le professeur d'organiser une sortie et/ou un partenariat avec un site archéologique pour illustrer concrètement ces premières observations sur le travail de l'archéologue et pour comprendre à quel point les hypothèses formulées par les chercheurs sont difficilement quantifiables lorsqu'il s'agit d'analyser les ressources naturelles d'une cité.

Pour illustrer ce propos, l'étude d'un exemple peut être parlant : celui de l'exploitation du minerai de fer. Il s'agit d'observer l'inscription retrouvée en 1875 sur un poids dans un puits du quartier de Fourvière et faisant partie du mobilier du bureau du procureur des mines de fer de la Lyonnaise. On peut se demander quelles informations apporte cette inscription et ce qu'elle dit de l'exploitation minière à *Lugdunum*.



Source épigraphique 2 : inscription (CIL, 13, 1811) retrouvée sur un poids des mines de fer de la Lyonnaise, 226 après J.-C.

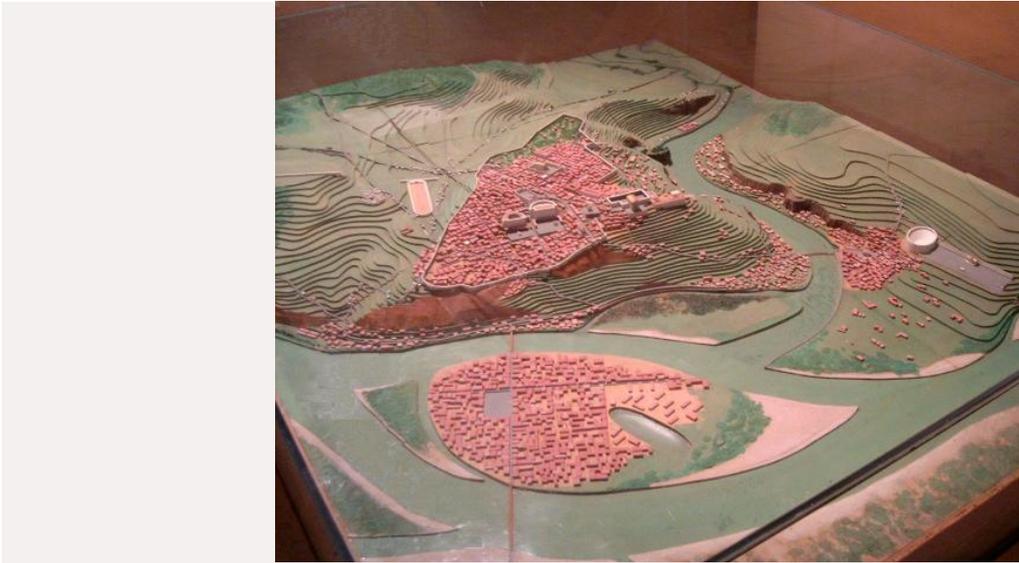
[sev]ERO ALEX[a]NDRO PIOF[elice aug · II] ET AVFIDIO MARCELLO II COS MA[trix exacta]
SPLENDIDISSIMI VECTIGALIS MASSAE FERRARIARVM MEMMIAE SOSANDRIDIS C· F· QVOD
AGITVR SVB CVRA // [aureli n]EREI. Soc[ii]///// [ve]CTIGALIS

Sous le consulat de Sévère Alexandre pieux heureux Auguste et d'Aufidius Marcellus, consuls pour la seconde fois. Poids matrice contrôlé à l'usage de la splendidissime exploitation de la mine de fer de Memmia Sosandris, clarissime personne ; exercée sous la gérance d'Aurelius Nereus, sociétaire de ladite exploitation.

Ce poids retrouvé était vraisemblablement destiné à peser, au bureau du procureur des mines de fer de la Lyonnaise, les lingots fournis à l'État à titre de redevance en nature par la mine de *Memmia Sosandris*, et devait correspondre au poids minimum exigé pour chacun de ces lingots. Le poids devait posséder, sur son sommet, une plaque contenant un chiffre indiquant sa valeur pondérale, estimée au moins à une quarantaine de livres (soit environ 20 kg). La femme citée, *Memmia Sosandris*, définie par l'épithète « clarissime », était visiblement parente de la dynastie des Sévères, et plus particulièrement de son homonyme *Memmia*, la femme de l'empereur Sévère Alexandre. *Aurelius Nereus*, quant à lui, porte un surnom d'esclave et semble avoir été un affranchi d'une personne de l'entourage impérial se nommant *Aurelius*. On peut donc en déduire que l'exploitation « splendidissime » des mines de fer était une ressource économique capitale pour la cité et qu'elle permettait non seulement de pallier les besoins de la ville mais aussi d'organiser les relations économiques et diplomatiques avec Rome.

Activités à destination des élèves

Dans un premier temps, les élèves peuvent observer, notamment sur le [Musée virtuel de la Méditerranée](#), la position géographique de *Lugdunum* sur une carte. D'après sa situation géographique et le relief environnant, ils formulent des hypothèses quant aux ressources naturelles qui pouvaient y être exploitées.



Maquette du musée gallo-romain de Fourvière représentant la cité vue depuis le Sud-Est. Au premier plan, le quartier des *Canabæ*, imaginé sur une île. À l'arrière-plan, la ville haute, le théâtre et l'odéon côte à côte, le cirque à l'extérieur. À droite, l'amphithéâtre et le sanctuaire fédéral des Trois Gaules.

Source : [Lugdunum - Lyon pendant l'Antiquité — Wikipédia \(wikipedia.org\)](#)

Les élèves envisagent les difficultés auxquelles se heurtent les archéologues quand il s'agit de saisir les caractéristiques des ressources naturelles d'une cité.

À titre d'exemple, la classe lit la traduction de l'inscription retrouvée en 1875 sur un poids dans un puits du quartier de Fourvière, faisant partie du mobilier du bureau du procureur des mines de fer de la Lyonnaise. Les élèves en dégagent les informations que nous apporte cette inscription et ce qu'elle nous dit de l'exploitation minière à *Lugdunum*.

Étape 2 - L'artisanat

Visée pédagogique à destination des professeurs

Des productions locales naît un artisanat spécifique.

Cet artisanat n'est pas toujours reconnu à sa juste valeur. Pour en prendre conscience, le professeur propose aux élèves un extrait des *Lettres à Lucilius* de Sénèque qui définit l'artisanat par opposition aux arts libéraux que sont la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la musique, l'astronomie et la géométrie.

Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XI, 88, 20-21, traduction J. P. Charpentier - F. Lemaistre, 1860

Nam et hae uiles ex professo artes quae manu constant ad instrumenta uitae plurimum conferunt, tamen ad uirtutem non pertinent. [...] Quattuor ait esse artium Posidonius genera : sunt uulgares et sordidae, sunt ludicrae, sunt pueriles, sunt liberales. Vulgares opificum, quae manu constant et ad instruendam uitam occupatae sunt, in quibus nulla decoris, nulla honesti simulatio est.

Voyez ces arts vulgaires qui se réduisent à un travail manuel ; ils contribuent beaucoup aux commodités de la vie, et cependant ils n'ont rien de commun avec la vertu. [...] Posidonius distingue quatre espèces d'arts : « les arts vulgaires, et qui ont le gain pour objet ; les arts agréables ; les arts instructifs, et les arts libéraux. » Les arts vulgaires, attributs des artisans, consistent en un travail mécanique, et ont pour unique but les besoins de la vie ; rien en eux qui ait un rapport apparent avec l'honneur et la vertu.

Ce texte développe le champ lexical qui définit, selon Sénèque, l'artisanat : *uiles, ad uirtutem non pertinent, uulgares, sordidae, ludicrae, nulla decoris, nulla honesti simulatio*. La vision qu'a Sénèque de l'artisanat est particulièrement péjorative ; elle est liée à des préjugés et s'oppose à la notion de *uirtus* qu'il emploie dans le texte et qui lui est si chère.

Étymologie 1 : le mot *uirtus*

D'après le dictionnaire *Gaffiot*, ce terme s'applique d'abord aux qualités qui font la valeur de l'homme, à la fois physiquement et moralement puis, par extension, à ses vertus morales.

Il est à mettre en relation avec le mot *uir* qui désigne l'homme au masculin, en tant que soldat, en tant qu'être dominant par sa force et sa vigueur, notamment sexuelle, par opposition à la femme et à la différence du terme *homo* qui désigne l'être humain (homme ou femme) en général.

Ce mot est issu de l'indo-européen commun **wiros* (guerrier, homme) qui a donné le vieil irlandais *fer* (homme), le breton *fer* (brave), le gallois *gwr* (homme, mari), le germanique *wer* (homme), inusité dans les langues modernes mais que l'on retrouve en composé dans l'anglais *werewolf* (loup-garou) ou *world* (humanité, monde).

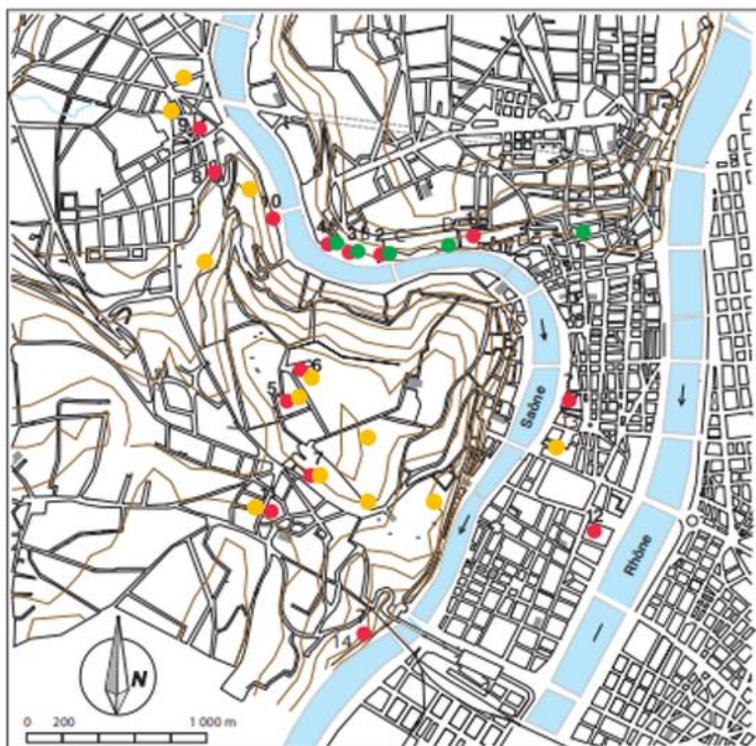
En français, les mots issus du terme *uir* sont les suivants : viril, virilité, vertu, etc.

En revanche, si les textes littéraires ne mettent pas en valeur l'artisanat, les inscriptions épigraphiques rendent hommage aux artisans, comme cela peut être étudié grâce à plusieurs exemples.

Étudier les différents types de productions locales issus des ressources naturelles de la cité.

Pour cela, les élèves disposent d'un plan de *Lugdunum* mentionnant ses principaux quartiers artisanaux.





Carte des ateliers à Lugdunum

- potiers ●
- verriers ●
- métallurgistes ●

Source : © C. Berthon

Après lecture de la carte, on constate que *Lugdunum* est une ville où dominent essentiellement, comme dans beaucoup d'autres cités, trois types d'artisanat : la poterie, la verrerie et la métallurgie. On constate aussi que les ateliers sont concentrés dans des quartiers similaires, notamment pour les potiers et métallurgistes, les verriers étant regroupés plutôt au Nord de la cité, sur la rive gauche de la Saône.

Cependant *Lugdunum* est une cité exceptionnelle car toutes les activités artisanales, ou presque, y sont représentées, parfois par plusieurs ateliers : la poterie, la verrerie et la métallurgie, bien sûr, mais aussi l'artisanat du bois et de la pierre, l'industrie textile, le travail du cuir et des peaux ainsi que la fabrication d'objets en os, ces dernières activités étant difficiles à quantifier en raison du peu de traces archéologiques qu'elles ont laissées.

Les caractéristiques des productions de la cité soulèvent plusieurs points d'attention.

Il faut savoir distinguer un artisanat de proximité s'adressant à une clientèle réduite, surtout urbaine, et un artisanat de masse destiné à l'exportation. Ainsi, l'importance de certaines activités, dont il ne reste pas de trace (la vannerie et la corderie, par exemple) ne peut être quantifiée car elles relèvent plus de la production domestique que de l'artisanat.

Les inscriptions et l'iconographie mentionnant le travail des artisans sont, pour la plupart, des documents archéologiques à caractère funéraire qu'il faut analyser avec recul car ils peuvent ne concerner qu'une part réduite de la population en mesure de financer l'érection d'un monument funéraire.

Observer plus en détail les différents types d'artisanat présents à Lugdunum.

La poterie

Les découvertes de quatre ateliers de potiers le long de la rive gauche de la Saône, sur le quai Saint-Vincent, ainsi que d'un autre situé sur les pentes de Croix-Rousse et de trois sur la colline de Fourvière, démontrent que *Lugdunum* a tenu un rôle très important dans la production de poterie. C'est l'artisanat qui a laissé le plus de traces et produit des objets de toutes catégories : amphores, mortiers, céramiques communes à pâte calcaire et culinaires à pâte siliceuse, céramiques sigillées ou imitations, céramiques à parois fines, plats à vernis rouge interne, gobelets d'Aco et lampes à huile. Les productions de ces ateliers se sont échelonnées du I^{er} siècle avant J.-C. au II^e siècle après J.-C. ; le déclin final s'explique peut-être par une pénurie de combustible (bois). En revanche, on ne connaît pas d'ateliers de tuiles ou de briques à ce jour. Ce type d'artisanat est, en tout cas, capital, comme le prouvent les nombreuses pièces retrouvées.

- Les amphores

Si la production est attestée par les quelques découvertes d'atelier à la Murette ou à la Manutention, mais surtout par les analyses, aucun four de potiers n'a été découvert à ce jour et on ignore l'étendue et l'importance des ateliers, la taille et la structure des fours. Il est très probable, au vu des découvertes récentes de Vaise, qu'il existait d'autres ateliers dans ce secteur et dans la Presqu'île également. La production d'amphores a des destinations multiples : elles servaient à conserver la saumure, le vin, le *garum* (sauce à base de poisson fermenté).

- Les mortiers (récipients permettant de broyer des matières que l'on veut transformer en pâte ou en poudre grâce à l'action d'un pilon) sont de formes multiples.
- Les céramiques communes à pâte calcaire et culinaires à pâte siliceuse : dans le seul atelier des Subsistances, sur la rive gauche de la Saône, on a retrouvé environ 200 cruches, 40 pots et quelques autres objets datant de la seconde moitié du I^{er} siècle après J.-C., voire la première moitié du II^e siècle après J.-C. On a d'abord utilisé la silice puis le calcaire pour produire la céramique commune.
- Les céramiques sigillées : l'installation d'une succursale de l'atelier d'Arezzo a été prouvée sur le site de la Murette : elle est une importation des ateliers d'Arezzo en Toscane. On peut supposer l'existence d'autres sites de production de ce type dans la cité. Leur période de production semble commencer au plus tôt vers 15 avant J.-C. et s'interrompre vers 15 après J.-C. *Lugdunum* est la seule capitale gallo-romaine à posséder des ateliers importants de céramique sigillée.
- Les imitations de céramiques sigillées : leur production est attestée dès les années 30 avant J.-C. avec l'atelier de Loyasse sur la colline de Fourvière. La composition de leurs productions est proche de celle de la Murette mais elle lui est antérieure et fut moins pérenne.
- Les céramiques à paroi fine : leur production est attestée dès les années 30 avant J.-C. avec l'atelier de Loyasse sur la colline de Fourvière, même si on peut supposer qu'il a



pu exister une production antérieure ; cette production dure car elle se prolonge au-delà des années 70 après J.-C.

- Les plats à vernis rouge interne : les plats et couvercles associés, attestés seulement sur le site de la Mulette, servaient à la cuisson. Il s'agit vraisemblablement d'une production très marginale et de courte durée, dans la mesure où aucun exemple n'est connu sur les sites de consommation lyonnais ou extérieurs.
- Les gobelets d'Aco : fabriquée sur le modèle de l'atelier d'Aco en Italie du Nord, leur production est connue dans deux ateliers, ceux de Loyasse et de la Mulette, et a été très courte, de 30 à 10 avant J.-C., et peu abondante. Les deux ateliers se succèdent dans le temps, mais celui installé à la Mulette paraît provenir de Vienne. Leur origine est typiquement lyonnaise.
- Les lampes à huile : leur production n'est attestée actuellement que dans les ateliers de la Mulette et de la Butte, mais les analyses laissent supposer une production plus ancienne. La grande période de production et de diffusion est le I^{er} siècle après et dure jusqu'au II^e siècle après J.-C.

Pour mesurer l'importance et la technicité des ateliers de poterie à *Lugdunum*, on pourra observer deux types d'objets qui y ont été produits et qui étaient destinés à un usage local : des céramiques sigillées et un gobelet d'Aco, conservés au musée gallo-romain de Fourvière.



Bols en céramique sigillée provenant de l'atelier de La Mulette, fin I^{er} siècle après J.-C.-début II^e siècle après J.-C., Musée gallo-romain de Fourvière.

Source : [MBA Lyon - Claude 2018 - Bols en terre cuite - Atelier de poterie antique de Lyon-la Mulette](#)
— [Wikipédia \(wikipedia.org\)](#)

Ces bols en céramique sigillée proviennent de l'atelier de La Mulette, situé sur la rive gauche de la Saône et spécialisé en céramique sigillée – technique apparue en Italie au I^{er} siècle avant J.-C. – et véritable succursale du centre d'Arezzo. On y a identifié au moins 60 noms de potiers grâce aux marques de fabrique imprimées dans l'argile crue des vases avant cuisson au four. Pour fabriquer ce type de céramique, on recouvrait les vases d'un vernis argileux avant cuisson. Après la cuisson à 1000 °C environ, on obtenait une surface de couleur rouge vif brillante. On peut ici parler de véritable production en série car on pouvait enfourner jusqu'à 30 000 pièces dans un seul grand four ; cependant, on s'attachait aussi à conserver des techniques et une organisation artisanale.



Gobelet d'Aco, terre cuite à paroi fine, signé Chrysippus, retrouvé en 1966 dans l'atelier de La Muette (Lyon 1^{er}), I^{er} siècle avant. J.-C., Musée gallo-romain de Fourvière.

Source : [Gobelet d'Aco, signé Chrysippus - Bustes de Vénus sur des colonnettes - Atelier de poterie antique de Lyon-la Muette — Wikipédia \(wikipedia.org\)](#)

L'atelier de la Muette a aussi produit des gobelets à boire : non vernis, ils se distinguent par la finesse de leurs parois, qui mesurent seulement quelques millimètres et pour la qualité de leurs décors, qui témoignent d'un savoir-faire très élaboré, tant dans la réalisation des moules que par la mise en forme des gobelets et leur cuisson. La forme la plus courante est celle dite du « gobelet d'Aco », qui tire son nom d'un des potiers connus en Italie du Nord. On connaît huit artisans différents à *Lugdunum*, grâce à leur signature, dont Aco et *Chrysippus*.

Le gobelet ci-dessus mentionne la signature de CHRY[SIPPVS]. Sous une frise de feuilles à trois pointes, on voit le registre supérieur du gobelet qui est divisé en sept colonnes reliées par des guirlandes, au-dessous desquelles on peut voir des épis de blé et un trident. Séparé par un rang de perles, le registre inférieur est divisé en sept bandes, où alternent des motifs de fleurons et de disques, surmontés de bustes, dans lesquels on peut reconnaître Auguste, Agrippa, Minerve ou Rome. Entre les bandes de motifs encadrées par les lignes de perles, on peut voir des croix de Saint-André (en X) formées par des lignes de perles qui délimitent des triangles ornés de fleurons et d'un dauphin à la partie supérieure. Le message véhiculé par ce type de gobelet est clair : il s'agit d'affirmer que le luxe de la cité ne peut passer que par la *Pax romana*.

Concernant les artisans potiers, la lecture de l'inscription située sur le cippe funéraire d'un potier, le marchand Felix (*negotiator artis cretaria*), découverte en 1980 dans la nécropole Saint-Irénée du quartier Saint-Just peut être proposée aux élèves. Il s'agit d'une cuve de sarcophage monolithe, qui a été creusée dans la face inscrite d'un cippe funéraire et qui était couverte par un énorme bloc d'architecture, certainement emprunté à un autre monument important. Le cippe, dont la base et le couronnement ont été abattus, mesurait au moins 2 m 47 de haut sur 0 m 95 de large et 0 m 77 d'épaisseur ; il était couvert d'une inscription funéraire, dont on a fait disparaître la partie centrale du texte. Malgré tout, des seize lignes initiales, subsistent, au début et à la fin de chaque ligne, deux à trois, voire quatre lettres permettant de restituer la majeure partie du texte initial, tantôt de façon certaine, tantôt de manière plus conjecturale.

Source épigraphique 3 : épitaphe du potier Felix (CIL 13, 1906), début II^e siècle après J.-C., Musée gallo-romain de Fourvière

D(is) M(anibvs) ET MEMORIAE AETERN[ae] / VITALINI FELICIS VET(erani) LEG(ionis) / M(inerviae) HOMINI (sic) SAPIENTISSIM[o] / ET FIDELISSIMO, NEGOTIA[to-]/RI LUGDUNENSI ARTIS C[re-]/TARIAE QUI VIXIT ANNIS [LX ?] / VIII M(ensibus) V D(iebus) X NATUS EST D[ie] / MARTIS, DIE MARTIS PRO/B[A-]/TVS DIE MARTIS MISSIONE[M] / PERCEPIT DIE MARTIS DEF/[V-]NCTVS EST FACIENDVM / C[VR(auerunt)] VITALIN(IVS) FELICISSIMVS FIL[I-]/VS ET IVLIA NICE CON[j]/VNX ET SVB ASCIA DEDI/CAVERVNT

Aux dieux Mânes et à la mémoire éternelle de Vitalinius Felix, vétéran de la légion Ière Minervia, homme rempli de sagesse et de loyauté, négociant potier lyonnais, mort à l'âge de 69 ans, 5 mois et 10 jours. Il est né un mardi, un mardi il est entré au service, un mardi il a reçu son congé, un mardi il est décédé. Vitalinius Felicissimus, son fils, et Julia Nice, sa femme, ont élevé ce tombeau et l'ont dédié sous l'ascia.

Concernant le potier Felix, nous apprenons qu'il était vétéran de la 1^{re} légion Minerve, c'est-à-dire qu'il a obtenu la citoyenneté par son engagement et l'accomplissement de son service militaire. Une partie de son unité a été transférée à Lyon, à la fin du II^e siècle après J.-C., en remplacement de la cohorte urbaine. Son temps de service écoulé, redevenu civil, il s'est reconverti dans le commerce de la vaisselle de terre cuite (*ars cretaria*). Plusieurs moments importants de son existence sont mentionnés : sa naissance, son incorporation, sa démobilisation, et enfin sa mort, moments qui ont tous coïncidé avec « le jour de Mars » (*dies Martis*), c'est-à-dire un mardi. Ce détail est-il mentionné pour mettre en évidence le côté « militaire » du personnage, qui a dédié sa vie à son métier mais aussi à la légion romaine, le mardi étant par définition le jour dédié à Mars, le dieu de la guerre ?

On peut à cette occasion revenir sur l'origine étymologique des jours de la semaine et des mois de l'année qui constituent le calendrier romain. Ce travail peut être proposé aux élèves sous forme de recherches personnelles à présenter ensuite à l'oral en classe inversée.

Les jours de la semaine

Lundi : tiré du latin *lunae dies*, jour de la lune, de Luna, déesse de lune.

Mardi : tiré du latin *martis dies*, jour de Mars, dieu de la guerre.

Mercredi : tiré du latin *mercurii dies*, jour de Mercure, dieu protecteur du commerce, des voyageurs et des voleurs.

Jedi : tiré du latin *lovis dies*, jour de Jupiter, le roi des dieux.

Vendredi : tiré du latin *Veneris dies*, jour de Venus, déesse de la beauté et de l'amour.

Samedi : tiré du latin chrétien *sabbati dies*, le jour du sabbat, le jour saint du Dieu de la Bible. Avant la christianisation, les Romains le nommaient *Saturni dies*, le jour de Saturne, dieu du temps.

Dimanche : tiré du latin chrétien *dies dominicus*, le jour du seigneur, jour de repos dans le christianisme et premier jour de la semaine. Les Romains le nommaient *Solis dies*, le jour du Soleil, racine qu'on retrouve en Anglais (*sunday*) ou en Allemand (*Sonntag*).



Les mois de l'année

Janvier : vient du latin *Ianuarius*, mois de Janus

Février : vient du latin *Februarius*, tiré de *februo* en Latin (purifier) donc mois de la purification

Mars : vient du latin *Martius* : Mars, mois du dieu, dieu de la guerre et du printemps

Avril : vient du latin *Aprilis*, mot d'origine inconnue

Mai : vient du latin *maius* (plus grand) donc mois de la croissance

Juin : vient du latin *Iunius*, mois de Junon

Juillet : vient du latin *Iulius*, mois de *Iulius Caesar*, avant lui nommé *Quintilis* (cinquième mois quand l'année ne comptait que 10 mois)

Août : vient du latin *Augustus*, mois de l'empereur Auguste, dont le prénom signifie « couronné par les dieux », avant lui nommé *Sextilis* (sixième mois quand l'année ne comptait que 10 mois)

Septembre : vient du Latin *September*, *-bris*, (septième mois quand l'année ne comptait que 10 mois)

Octobre : vient du Latin *October*, *-bris*, (huitième mois quand l'année ne comptait que 10 mois)

Novembre : vient du Latin *November*, *-bris*, (neuvième mois quand l'année ne comptait que 10 mois)

Décembre : vient du Latin *December*, *-bris*, (dixième mois quand l'année ne comptait que 10 mois)

Le professeur peut ensuite expliquer aux élèves comment fonctionne le calendrier romain. Les mois sont divisés en trois parties inégales, au moyen de trois dates caractéristiques :

- **Les Calendes** : 1^{er} jour du mois (*Kalendae, arum, f. pl.*)
- **Les Nones** : 5^e jour du mois pour la plupart des mois ; 7^e jour des mois de mars, mai, juillet et octobre (*Nonae, -arum, f. pl.*)
- **Les Ides** : 13^e jour du mois pour la plupart des mois, 15^e jour des mois de mars, mai, juillet et octobre (*Idus, uum, f. pl.*)

La date est toujours donnée par soustraction. Par exemple, le 3 janvier, qui tombe deux jours avant les Nones de ce mois, se dira, à l'origine : *die secundo ante Nonas Januarias*. Mais l'habitude fait dire : *ante diem secundum Nonas Januarias*, la préposition *ante* passant devant le groupe et commandant l'accusatif. On écrira en abrégé : *a.d. II Non. Ian.*

Le jour des Calendes, des Nones ou des Ides, la date se met à l'ablatif. On aura, par exemple : *Kalendis Octobribus*, aux Calendes d'Octobre.

Le nombre de jours dans chaque mois est le même qu'aujourd'hui. Pour les années bissextiles, on comptait deux fois le 24 février, le 6^e jour (*diem sextum*) avant les Calendes de Mars ; on appelle alors ce jour *bis sextum*.



Des exercices consistent à mettre la date du jour en latin et à convertir dans le calendrier actuel des dates données en latin. Les élèves peuvent se concentrer sur deux expressions françaises.

Étymologie 2 : les expressions *sine die* et « reporter une affaire aux calendes grecques »

L'expression *sine die* signifie littéralement « sans jour », c'est-à-dire sans date fixée : elle indique qu'on reporte un événement à une date non fixée à l'avance. En droit romain, l'expression « reporter l'affaire *sine die* » indiquait que l'on renonçait à une action en justice.

L'expression « reporter une affaire aux calendes grecques » signifie qu'on laisse tomber une affaire puisqu'elle est reportée à une date qui n'existe pas dans le calendrier grec.

Le verre

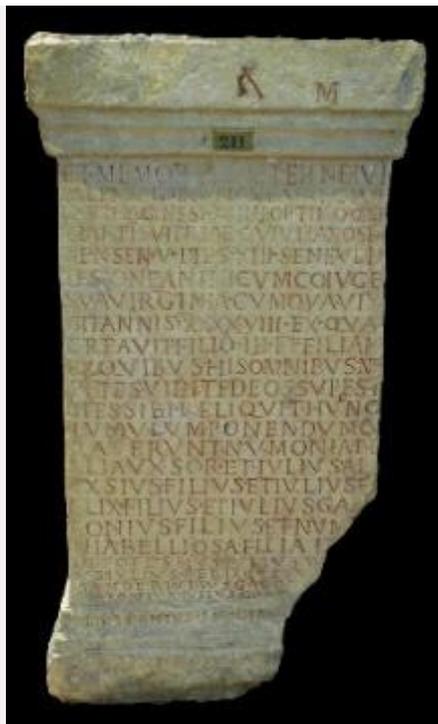
À l'inverse de la poterie, l'artisanat du verre ne relève jamais de productions de masse en raison des problèmes d'approvisionnement en matière première (la pâte de verre est majoritairement importée d'Orient), mais aussi du fait qu'il s'agit d'un produit luxueux, servant souvent à faire état d'une vaisselle raffinée ou à contenir des parfums ou des cosmétiques. Il faut cependant prendre en compte le fait que la quantité des productions d'artisans verriers est souvent sous-estimée car on ne sait distinguer les fours de verriers des fours de potiers que depuis peu et les déchets d'objets en verre sont souvent recyclés donc peu nombreux.

On a retrouvé à Lyon, entre 2000 et 2001, deux ateliers de verriers situés près des quartiers de potiers, côte à côte, sur la rive gauche de la Saône : sur la Place de la Butte et dans la cour des Subsistances ; un autre était déjà connu dans la Montée de la Grande Côte. Ils auraient fonctionné du I^{er} au III^e siècle après J.-C.

Même si certains objets en verre étaient importés, les nombreuses occurrences de certaines formes d'objets rares à *Lugdunum*, la forte consommation locale et la simplicité de la production (jetons, bouteilles carrées, par exemple) permettent d'attester d'une production locale. La majorité des objets en verre fabriqués en Occident étaient faits à partir d'une matière première importée d'Orient : à partir de gisements de sable, on fabriquait d'énormes dalles de verre pesant jusqu'à neuf tonnes ; on les débitait en petits blocs transportables par bateau dans tout l'Empire romain. À *Lugdunum*, on savait mouler ou souffler le verre pour créer des objets aux formes, aux couleurs et aux décors infinis.

Pour mesurer l'importance de la production locale du verre, nous observons une épitaphe des II-III^{es} siècles après J.-C., découverte en 1757 dans le quartier Saint-Irénée sur la colline de Fourvière : il s'agit de celle d'un verrier originaire de Carthage et établi à *Lugdunum*.





Stèle funéraire du verrier carthaginois Iulius Alexander, II III^{es} siècles après J.-C., Musée gallo-romain de Fourvière

Source : [Lyon pendant l'Antiquité — Wikipédia \(wikipedia.org\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Lyon_pendant_l%27Antiquit%C3%A9)

Source épigraphique 4 : épitaphe (CIL 13, 2000) de la stèle du verrier carthaginois Julius Alexander, III^e siècle après J.-C.

Dis Manibus et memoriae aeternae Iulii Alexandri, natione Afri, ciui Carthaginensi, homini optimo, opifici artis uitriae, qui uixit annos LXXV, menses V, dies XIII sine ulla laesione animi cum conjugue sua uirginia, cum qua uixit annis XXXXVIII, ex qua creauit filios III et filiam, ex quibus his omnibus nepotes uidit et eos superstites sibi reliquit. Hunc tumulum ponendum curauerunt Numonia Bellia uxor, et Iulius Alexsius filius, et Iulius Gallonius filius, et Numonia Belliosa filia, item nepotes ejus Iulius Au....us, Iulius Felix, Iulius Alexander, Iulius Gallonius, Iulius Leontius, Iulius Gallo....., Iulius Eonius, pupus Cyrio, et sub ascia dedicauerunt.

Aux dieux Mânes et à la mémoire éternelle de Julius Alexander, africain de naissance, citoyen de Carthage, homme excellent, artiste verrier, mort à l'âge de soixante-quinze ans, cinq mois et treize jours, après quarante-huit ans de mariage en parfait accord avec sa femme, épousée vierge et dont il a eu trois fils et une fille, qui tous lui ont donné des petits-enfants qu'il a vus et laissés survivants. Ont élevé ce tombeau Numonia Bellia sa femme, ses fils Iulius Alexsius, Iulius Felix, Iulius Gallonius, et sa fille Iulia Belliosa, et aussi ses petits-fils Iulius Au...us, Iulius Felix, Iulius Alexander, Iulius Gallonius, Iulius Leontius, Iulius Gallo, Iulius Eonius et l'enfant en bas âge Cyrio, et tous l'ont dédié sous l'ascia.

Julius Alexander est un des rares artisans verriers qui soient connus par l'épigraphie dans tout l'Empire romain. Son origine africaine explique peut-être sa profession, car l'artisanat du verre était développé en Afrique et tout spécialement à Carthage. On pourra relever les mots appartenant au champ lexical de la famille : *conjugue*, *creauit*, *filios*, *fiam*, *nepotes*, *superstites*, *uxor*, *filius*, *filia*, *pupus*. L'inscription insiste sur la nombreuse descendance du

verrier, descendance qui lui a survécu : en effet, la mortalité infantile était très fréquente à l'époque et il était rare qu'une famille puisse rester au complet. On note aussi quelques variantes d'écriture : *uxsor* pour *uxor*, de même que le nom propre *Alex(s)andri*, le chiffre XXXXVIII (48) pour lequel on attendrait plutôt XLVIII, témoignage d'une langue datant de l'Antiquité tardive.

Le métal

De nombreux ateliers de métallurgistes ont été découverts à Lyon ; on y travaille tout type de métaux : fer, bronze, plomb, or, argent, etc. L'épigraphie nous rapporte l'existence d'un forgeron (*ars fabrica ferraria*) dans la cité. Son épitaphe fut trouvée en décembre 1874 dans le chantier de la gare de Trion, à Lyon ; le fronton de la stèle est décoré d'une tenaille, d'un burin et vraisemblablement d'un marteau.



Stèle funéraire d'un forgeron trouvée à Lugdunum - Source : [CIL XIII 002036 \(1\) - Corpus Inscriptionum Latinarum, Vol XIII, 02000 - 02999 - Wikimedia Commons](#)

Source épigraphique 5 : inscription funéraire d'un forgeron, Musée gallo-romain de Fourvière

Dis Manibus et memoriae aeternae Valeriae Leucadiae, infantis dulcissimae quae vixit annis VI, diebus XXX, et Vireii Vitalis, iuuenis incomparabilis ingenii artis fabricae ferrariae, fratris eiusdem Leucadiae, quorum mortem soli XXX dies interfuerunt ; corporato inter fabros lignuarios Lugudunenses, qui uixit annis XVIII, mensibus X, diebus VIII ; cuius aetas talis fuit ut uirgo defunctus sit, cuiusque sapientia omnibus amicis et parentibus admirabilis fuit. Huius de aetate mors inique iudicauit ! Valerius Maximus, uirtricus, qui eum sibi filium adoptauerat et arte educauerat, in quo spem aetatis suae conlocauerat, et Iulia Secundina, mater infelicissima, qui sibi ab eis id fieri sperauerant, et Vireii Marinianus, Secudianus, et Valerius Secundinus, fratres, ponendum curauerunt et sibi uiui sub ascia dedicauerunt.

Aux Dieux Mânes et à la mémoire éternelle de Valeria Leucadia, morte à l'âge de six ans et trente jours ; et de Vireius Vitalis, son frère, jeune homme d'une habileté merveilleuse dans l'art de façonner le fer, membre de la corporation des charpentiers de Lyon, mort, à trente jours seulement d'intervalle après sa sœur, à l'âge de dix-neuf ans, dix mois et neuf jours. Telle a été la pureté de sa jeunesse qu'il a emporté au tombeau sa virginité, et que par sa sagesse il faisait l'admiration de ses amis et de ses parents. La mort s'est méprise sur son âge ! Valerius Maximus, son beau-père, qui l'avait adopté pour son fils, l'avait instruit dans son art et avait placé en lui l'espérance de ses vieux ans ; et Julia Secundina, sa mère infortunée, qui tous deux avaient espéré recevoir de leurs enfants, les tristes honneurs qu'ils leur rendent ; et Vireius Marinianus, Vireius Secudianus et Valerius Secundinus, frères des défunts, ont élevé ce tombeau qu'ils se sont de leur vivant destiné à eux-mêmes, et l'ont dédié sous l'ascia.

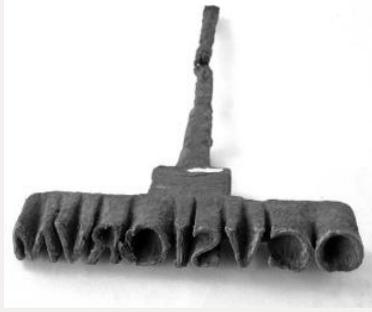
D'après cette épitaphe, la corporation des charpentiers n'admettait en son sein non pas seulement des charpentiers mais aussi des personnes exerçant d'autres professions du bâtiment, ici, un forgeron.

On peut faire relever aux élèves le champ lexical de l'éloge qui permet de définir ce forgeron : *iuuenis incomparabilis ingenii artis fabricae ferrariae, cuius aetas talis fuit ut uirgo defunctus sit, sapientia omnibus amicis et parentibus admirabilis fuit*. Cet éloge appuyé permet de mesurer le génie sans faille de l'artisan, certainement capable de fabriquer des armures, des serrures ouvragées à décors multiples, des ustensiles de forgerons divers et variés, etc. Plusieurs ateliers de bronziers ont été effectivement découverts au cours des fouilles de ces dernières années à Lyon et une douzaine d'ateliers de métallurgistes sont connus à ce jour.

L'épigraphie mentionne aussi une quinzaine de plombiers, comme le confirment les estampilles de tuyaux signés L.F. ou LVG. FEC., à savoir *Lugduni fecit* (fait à Lyon [avec emploi du locatif]), servant de canalisations pour les aqueducs situés aux environs de *Lugdunum*. Le plomb est aussi utilisé par les artisans dans la fabrication d'urnes cinéraires, de sarcophages et de chaudières pour les thermes.

L'archéologie a aussi permis de mettre à jour des objets en fer forgé, comme ce fer (*signaculum*) servant à marquer à chaud les tonneaux, sur lequel on peut observer l'inscription suivante : OCUSIORUM, ce qui signifie « appartient à la famille des Ocusii ».





Fer (CIL 13, 10023, 12) servant à marquer à chaud les tonneaux, I^{er}-III^e siècle après J.-C., Lyon, Musée gallo-romain de Fourvière - Source : [Fer à marquer les fûts \(signaculum\) - Lugdunum Musée et théâtres romains \(grandlyon.com\)](#)

L'utilisation du métal servait aussi à la production d'objets précieux. L'épigraphie funéraire mentionne ainsi un argentier fabricant de vases. Sur sa stèle, trouvée dans le quartier Saint-Irénée, à Lyon, vers 1812-1816, sa profession est effectivement mentionnée : elle témoigne de la prospérité de *Lugdunum*.

Source épigraphique 6 : inscription funéraire (CIL 13, 2024) d'un argentier fabricant de vases, Musée gallo-romain de Fourvière.

[D(is) M(anibus) ?] / et memoria[e] / aeternae / Potitio Romulo / q(ui) uix(it) ann(os) XX (?) m(enses) V[---] / defuncto / arti(fici) arge[nt(ario)] / excludor(i) / Martinia Lea coniu(gi) ka/rissi(mo) et sibi u(iua) / p(onendum) c(urauit) et s(ub) [ascia] d(edicauit).

(Aux dieux Mânes) et à la mémoire éternelle de Potitius Romulus, mort à l'âge de vingt ans (?) et cinq mois, argentier fabricant de vases. Martinia Lea à son époux très cher et pour elle-même a, de son vivant, élevé (ce tombeau) et l'a dédié sous l'ascia.

Si le métal joue un rôle aussi important à *Lugdunum*, c'est certainement aussi parce que la cité possédait un atelier pour frapper monnaie.

Le second atelier monétaire impérial, créé en 15 avant J.-C. par Auguste lors de la réorganisation du monnayage de l'Empire, fonctionne jusqu'en 78 après J.-C. Durant les règnes de Tibère, Claude et Néron, l'atelier de la cité est le seul à frapper l'or et l'argent jusqu'à la réforme monétaire de 64 après J.-C. L'atelier rouvre ses portes quelques mois à la fin de l'année 196 après J.-C. et ferme début 197 pour ne rouvrir qu'à la réforme monétaire de 274 après J.-C. À ce moment-là, l'empereur Aurélien fait une réforme monétaire et décide de créer quatre officines à *Lugdunum* afin de lutter contre les contrefaçons monétaires et de faire face aux besoins en numéraire de l'armée des Gaules. L'atelier monétaire de la cité ferme définitivement en 413 après J.-C., après que, en 294 après J.-C., la cité de Trêves a supplanté *Lugdunum* en tant que capitale.

Exemple

On trouve, l'autel du sanctuaire des Trois Gaules frappé sur les sesterces d'Auguste datant de 10 à 14 après J.-C. et sur les as de Tibère datant d'environ 10 après J.-C.



Sources : [File:As Augustus MBA Giard 73.jpg - Wikimedia Commons](#) et [As d'Auguste à l'autel des Trois Gaules MBA Lyon - Category:Roman coins in the Musée des Beaux-Arts de Lyon - Wikimedia Commons](#)

Cet as a été émis en très grande quantité par l'atelier monétaire de *Lugdunum*. La numismatique nous apprend que la monnaie de l'autel fédéral est frappée en cuivre à partir de 10 avant J.-C. Elle présente, d'un côté, le profil de l'empereur Auguste, de l'autre, un autel stylisé entouré de deux colonnes surmontées de Victoires ailées, déesses tenant une couronne de laurier, au-dessus de l'inscription *ROM ET AUG* (Rome et Auguste). La monnaie, frappée de l'autel des Trois Gaules, renvoie au travail d'unification et de pacification entrepris par les Romains : elle a bien ici un rôle de propagande dans le programme de pacification poursuivi par Auguste, la *Pax romana*.

La construction

Les ouvriers du bâtiment (*fabri*) jouaient un rôle capital à *Lugdunum* : ce sont les seuls – avec les négociants en vin et les sévirs (prêtres du culte impérial) – à être nommés « résidants » de la cité. L'épigraphie mentionne ainsi des charpentiers (*fabri tignarii*), des bûcherons (*dendrophori*) et des métiers artistiques (sculpteurs, stucateurs, peintres, décorateurs et mosaïstes), dont on sait que plusieurs ateliers existaient à *Lugdunum*.

a) Les ateliers de brique crue

La terre crue constitue le matériau le plus souvent employé dans l'architecture domestique de *Lugdunum*. Plusieurs éléments archéologiques découverts permettent de l'affirmer : des maçonneries en terre, des briques crues ou adobes (briques faites de terre et de limon mélangé à de la paille), des fragments de torchis mais aussi des fosses d'extraction appartenant à des ateliers permettant l'extraction de terre destinée à la production de ce matériau.

La brique crue est couramment employée dans la cité dès la fondation de la colonie en 43 avant J.-C., à l'époque du développement urbain de *Lugdunum*, et ce jusqu'à la fin du III^e siècle après J.-C. dans l'architecture domestique. En effet, les matières premières se situent sur place :

- sur le plateau de Fourvière et la colline de la Croix-Rousse, d'où l'on extrait le loess (terre limoneuse meuble, généralement riche en calcaire, fertile, composée d'éléments fins, jaunâtres) ;
- dans la plaine alluviale de Vaise et sur les rives de la Presqu'île d'où l'on extrait de l'argile et des dépôts fluvio-lacustres.

L'extraction de la terre étant effectuée sur place, la terre était peut-être transportée vers des ateliers ou de grands entrepôts où les briques étaient moulées, séchées puis stockées en vue d'être redistribuées sur les chantiers de la colonie. On peut aussi penser que, pour éviter les aller-retour inutiles entre l'atelier et le chantier, la terre était moulée sur place. Après séchage, les adobes étaient probablement transportés vers des entrepôts, où ils finissaient de sécher, avant d'être redistribuées sur les chantiers de construction.

b) Les bûcherons et charpentiers

L'épithaphe d'un dendrophore fut découverte en 1868 dans le Rhône.

Source épigraphique 7 : épithaphe (CIL 13, 2026) d'un dendrophore, Musée gallo-romain de Fourvière

D(is) M(anibus) / et quieti aeternae / L(ucii) Sabini Cassiani, / dendrophoro Au/gustali, q(uaestori) corporis e/iusd(em) duplicario ex / consensu uniuer/sorum, omnibus ho/noribus apud eosd(em) / functo, homini op/timo et incompara/bili ; Flauia Livia / coniugi rarissi/mi exempli et / Priscius Eustochus / colliberto sanc/tissimo inscriben/dum curauerunt / et sub ascia dedi/cauerunt.

Aux dieux Mânes et au repos éternel de Lucius Sabinius Cassianus, dendrophore augustal, questeur de la corporation admis du consentement de tous les membres au privilège de la double part, parvenu dans la même corporation à tous les honneurs, homme excellent et incomparable ; Flavia Livia, à son époux excellent et d'un rare mérite, et Priscius Eustochus à son co-affranchi vénéré ont fait graver cette épithaphe à sa mémoire et ont dédié le tombeau sous l'ascia.

Ce bûcheron est qualifié d'« augustal », à savoir qu'il travaille pour l'empereur Auguste : il est donc un représentant de la société issue de la *Pax romana*. Le terme *duplicarius* renvoie à un soldat qui a une double ration. Ce bûcheron devait donc être tellement reconnu qu'il bénéficiait de privilèges en nature.

Le mot « dendrophore » provient du grec.

Étymologie 3 : le mot *dendrophore*

Ce mot est composé de deux parties :

- Le nom δένδρον, ον (τὸ) (*to dendron*) qui signifie l'arbre à fruits (cultivé ou sauvage) et plus généralement toute sorte d'arbres.
- L'adjectif qualificatif φορός, ός, όν (*phoros*) provenant du verbe φέρω (*pherô*), signifiant « porter ».

Un dendrophore est donc celui qui porte les arbres après les avoir débités.

L'épithaphe d'un maître charpentier (*faber lignuarius*), retrouvée à Lyon, sur la Presqu'île, permet de mesurer l'importance de cette corporation.

Source épigraphique 8 : épithaphe (CIL 13, 2029) d'un maître charpentier, II^e siècle après J.-C., Musée gallo-romain de Fourvière

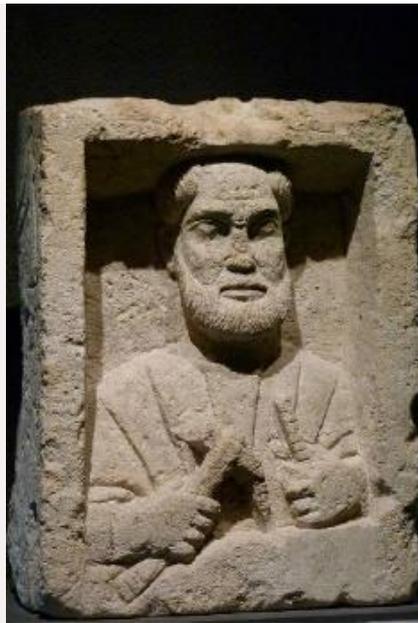
D(is) M(anibus) / M(arci) Senni Metili, [T]reue/ri negotiatori / corporis splendi/dissimi Cisalpino/rum et Transalpino/rum, eiusdem cor/poris praef(ecto), fab(ro) lin/uario Lug(udunensi), et Senniae : Iullae, coniugi eius dul/cissim(a)e uiuae, parentibus merentissimis / fili(i) (et) heredes f(aciendum) c(urauerunt) / et sub ascia dedic(auerunt).

Aux dieux Mânes de Marcus Sennius Metilius, de la cité de Trèves, membre de la splendidissime corporation des négociants cisalpins et transalpins, préfet de cette même corporation, maître charpentier entrepreneur lyonnais, et à Sennia Julia son épouse chérie, ses enfants et héritiers ont élevé, du vivant de leur mère, à leurs bien méritants parents, ce tombeau et l'ont dédié sous l'ascia.

Ici aussi, comme dans les inscriptions précédentes, on peut noter l'abondance de superlatifs permettant de mettre en valeur les qualités de l'artisan et sa famille : *splendidissimi*, *dulcissimae*, *merentissimis*. Il est alors opportun de faire un point linguistique sur la formation des comparatifs et des superlatifs d'adjectifs, très utilisés sur les stèles funéraires.

Le travail des bûcherons et des charpentiers est donc essentiel au développement urbain de *Lugdunum*, d'autant que ces artisans ne sont pas seulement des personnes qui excellent dans la maîtrise de leur art, mais ils appartiennent aussi à des corporations d'artisans naviguant sur le Rhône et/ou la Saône, ce qui leur donne plus de poids dans le commerce de la cité et qu'ils participent au développement de la pacification romaine.

On peut alors confronter ces épithaphe avec une stèle funéraire représentant un charpentier qui tient, dans la main droite, une *ascia* et, dans la main gauche, une règle graduée, les outils symboliques de cet artisan.



Stèle funéraire d'un charpentier, fin II^e siècle - début III^e siècle après J.-C., musée d'Aquitaine -
Source : [Ascia \(outil\) — Wikipédia \(wikipedia.org\)](#)

En ce qui concerne le travail des charpentiers, on peut aussi mentionner l'existence d'une pompe foulante en chêne foré et alliage cuivreux (coulé) découverte au fond d'un puits entre 4,50 m et 5,20 m de profondeur, dans le quartier de la Presqu'île en 1975 ; ses dimensions sont : H. 49,5 cm ; l. max 36,5 cm ; E. 34 cm.



Pompe en chêne foré et alliage cuivreux, II^e siècle après J.-C., Musée gallo-romain de Fourvière -
©photo : Métropole de Lyon - Jean-Michel Degueule, Christian Thioç – *Lugdunum* - Source : [collections-lugdunum.grandlyon.com](#)

Ce modèle de pompe est extrêmement ingénieux : grâce à deux pistons qui coulissent dans deux cylindres séparés, l'eau remonte par un tuyau, grâce à la pression. À partir d'un calcul théorique, on peut estimer le débit moyen d'une telle pompe à 60 litres par minute. On n'a retrouvé qu'une vingtaine de pompes de ce type dans tout l'Empire romain. Cette pompe servait certainement à alimenter en eau une demeure privée, ce qui est un luxe rare.

L'importance du travail du bois peut enfin être mesurée dans la découverte d'un tonneau réutilisé comme cuvelage d'une fosse circulaire de 0,90 m de diamètre et dont les caractéristiques sont les suivantes : H. 71 cm ; diam. 79 cm ; 20 kg.



Tonneau en bois remployé pour le cuvelage d'une fosse, I^{er} siècle après J.-C., Musée gallo-romain de Fourvière ©photo : Métropole de Lyon - Jean-Michel Degueule, Christian Thioic - Lugdunum -

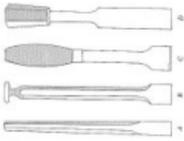
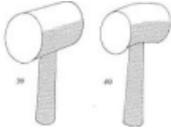
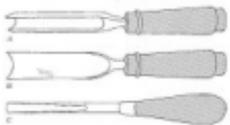
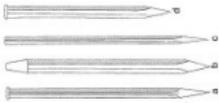
Source : collections-lugdunum.grandlyon.com

Entièrement fabriqués en bois, les tonneaux ne subsistent que très rarement. Celui-là fait exception car il a été remployé comme cuvelage de puits et s'est conservé en milieu humide. Peut-être inventés par les Gaulois, les tonneaux sont attestés dès le début du I^{er} siècle après J.-C., notamment dans les camps militaires, qui les utilisent pour importer le vin que consomment les soldats. Plus pratiques que les amphores, ils ont été utilisés dans le commerce d'import-export. Ce tonneau était encore recouvert, à l'intérieur, d'un dépôt de poix, produit obtenu par distillation de branches de résineux, qui était destiné à rendre étanche les récipients transportant du vin.

La fiche Odysseum dédiée, « [Les innovations techniques gauloises](#) », permet de faire un point sur l'invention et l'utilité des tonneaux gaulois.

c) Les tailleurs de pierre

Pour décorer leurs maisons, les Gallo-Romains sculptent des statues, surtout dans le marbre, roche dure souvent importée d'Italie, de Grèce ou d'Égypte. Cependant les artisans qui travaillent la pierre sont souvent des habitants de la cité de *Lugdunum*. Le professeur présente aux élèves différents outils utilisés par les tailleurs de pierre et demande d'associer à chacune des images le nom et le rôle de l'outil en présentant le tableau vierge de tout texte et en donnant les noms et les rôles des outils séparément.

Outil	Nom	Rôle
	compas	Instrument de tracé ou de mesure composé de deux branches à pointes, mobiles, réunies à l'une de leurs extrémités par une charnière.
	ciseau	Tige de fer terminée à l'une de ses extrémités par un tranchant qui sert à couper ou à creuser les matériaux durs.
	maillet	Sorte de marteau dont la tête est constituée par un gros billot de bois dur et dont le manche est cylindrique.
	gouge	Ciseau droit ou coudé en S. Elles sont employées pour dégrossir la matière.
	pointe	Tige de fer de section carrée ou octogonale, terminée à l'une de ses extrémités par une pointe en forme de pyramide. On l'utilise à l'aide d'une masse pour ébaucher les sculptures.
	rifloir	Sorte de lime qui sert à enlever les aspérités d'un matériau dur.

Les images ci-dessus sont reproduites avec l'aimable autorisation du musée *Lugdunum* – Musée et théâtres romains

Par ailleurs, les découvertes archéologiques, qui ont mis à jour une abondante production d'objets en calcaire et quelques pièces en marbre, permettent d'affirmer la présence et/ou l'influence à *Lugdunum* de plusieurs types d'ateliers : ceux de la Narbonnaise, ceux de Rome mais aussi ceux de l'Orient et, dans une moindre mesure, ceux des Trois Gaules. Ainsi, les ateliers locaux ont dû utiliser des modèles importés, sans faire preuve d'une très grande créativité : en cela, ils sont le reflet de la population cosmopolite de la cité.

Grâce à l'épigraphie, on apprend aussi l'existence d'un lapicide, *Aurelius Leons*, graveur de lettres (*ars characteraria* : CIL 13, 1982) et d'un fabricant de stèles funéraires à la Croix-Rousse.

d) Les peintres de fresques et les mosaïstes

Comme dans toute cité romaine, les maisons les plus riches sont décorées de mosaïques et les habitats, même modestes, sont recouverts de fresques. Les découvertes archéologiques lyonnaises ont montré que les répertoires iconographiques italiens ont rapidement été adoptés dans les deux domaines décoratifs. La plupart des artisans qui s'occupaient de la décoration des maisons étaient des artisans de la cité, même si certains avaient été formés à Rome ou en Grèce et avaient importé leur savoir en Gaule.

Comment est fabriquée une fresque ? Rappelons que ce mot provient de l'italien *affresco* qui signifie « dans le frais » car la réalisation s'opère sur un enduit avant qu'il ne soit sec, ce qui demande des qualités artistiques particulièrement importantes, tant dans la finesse que dans la rapidité d'exécution du travail. Par ailleurs, les pigments utilisés pour la création de fresques sont d'origine minérale, notamment les jaunes, les rouges et les bruns ; certains verts sont obtenus par décantation de terres naturelles ; d'autres couleurs sont d'origine végétale : quelques roses ainsi que le noir, obtenu à partir de noir de fumée, d'os ou de bois. Certains pigments sont aussi de fabrication artificielle, créés à partir de minéraux contenant un métal : le rouge vermillon grâce à un sulfure de mercure, le blanc grâce à la chaux, l'aragonite ou la craie. Quant au bleu égyptien (*caerulum*), c'est un pigment de synthèse obtenu à partir d'un mélange de sable de quartz, de sel de calcium et de malachite (ou sel de cuivre) élevé à haute température.

Classement des différents styles de fresques, selon l'évolution des décors, en s'appuyant sur les décorations des maisons retrouvées à Pompéi :

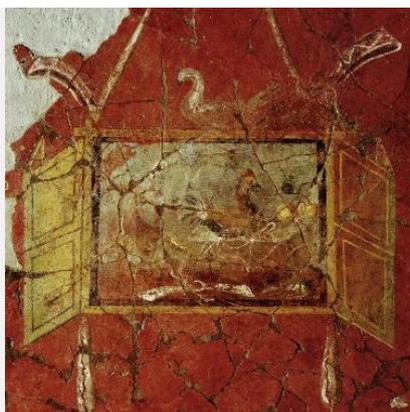
Le premier style (II^e siècle avant J.-C. – début I^{er} siècle avant J.-C.) : il imite l'architecture monumentale inspirée du monde grec.

Le deuxième style (I^{er} siècle avant J.-C.) : il figure des trompe-l'œil et introduit la perspective ; des colonnades posées sur un *podium* se détachent devant des murs symbolisant des cloisons.

Le troisième style (fin I^{er} siècle avant J.-C. – milieu I^{er} siècle après J.-C.) : il abandonne les perspectives architecturales ; il présente de grands panneaux unis ou contenant des tableaux, soulignés de motifs ornementaux, soit architecturaux soit végétaux.

Le quatrième style (milieu I^{er} siècle après J.-C. – 79 après J.-C.) : on observe deux tendances, soit une composition plane comme celle du II^e style avec des bordures ajourées et de larges bandes de séparation décorées de motifs très étoffés ; soit une architecture imaginaire complexe mise en valeur par des effets de perspectives.

À *Lugdunum*, la majorité des fresques décorant les maisons date du III^e style pompéien. On peut ainsi observer une fresque murale datant de 50 à 70 après J.-C., retrouvée dans le quartier de Vaise et constituée d'un carré de 2,50 m de côté environ.



Peinture aux *xenia*, fresque murale, 50-70 après J.-C., Musée gallo-romain de Fourvière

©photo : Métropole de Lyon - Jean-Michel Degueule, Christian Thioc - Lugdunum

Source : [Enduit peint aux *xenia* - Lugdunum Musée et théâtres romains \(grandlyon.com\)](http://grandlyon.com)

La fresque de cette *domus* (maison), du quatrième style pompéien, est organisée en deux parties superposées : en bas, une plinthe noire mouchetée ; au-dessus, des panneaux rouges délimités verticalement par des bandes noires ornées d'un candélabre portant des feuilles et par une frise de dauphins. Au centre, on peut voir une nature morte peinte en trompe-l'œil sur un petit tableau muni de volets et suspendu par des rubans. Au-dessus, sur le cadre du tableau, est perché un oiseau blanc, qui donne à l'ensemble de la représentation un effet de relief. Au premier plan du tableau central, on distingue une cruche décorée d'un ruban, deux poissons et un lièvre ; au second plan, on observe un coq, les pattes liées, posé sur une étagère avec deux fruits. L'ensemble des objets représentés relève des cadeaux d'hospitalité (*xenia*) que l'on offrait à son hôte : cela suppose que cette pièce était une salle de réception ou une salle à manger (*triclinium*). Ce qui caractérise ce type de fresque, c'est donc bien l'habileté des artisans à représenter le réel.

Observer la décoration des maisons est aussi l'occasion, à partir de la fiche Odysseum dédiée « [La mosaïque, un art aux multiples facettes](#) », de travailler sur la technique de fabrication de la mosaïque.

Voici les différentes techniques utilisées :

- **L'*opus sectile*** consiste à tailler des pierres au préalable de manière géométrique et à les assembler ensuite comme un puzzle.
- **L'*opus tessellatum*** est la forme la plus courante : on dispose d'abord une couche d'agrégat de grosses pierres pour drainer le sol (le *statumen*), puis une couche d'une dizaine de centimètres afin de niveler le sol (le *rudus*), ensuite un mortier grossier de 2 à 3 cm composé de chaux et de terre cuite (le *nucleus*) et enfin une fine couche de mortier (le lit de pose) sur lequel on dessine le motif de la mosaïque avant d'y disposer les tesselles. Si les tesselles sont minuscules, on parle d'***opus vermiculatum***. Si les tesselles sont en verre, on parle d'***opus musivum***. Si les tesselles sont posées sur un support rigide (et donc déplaçables facilement), on parle d'***emblema***.

Dans un second temps, nous observerons la mosaïque aux poissons, faite de marbre, de calcaire et de verre en *opus tessellatum*, mesurant 4 par 3,5 m environ, retrouvée sur la Presqu'île et datant du III^e siècle après J.-C..



Mosaïque aux poissons, III^e siècle après J.-C, Musée gallo-romain de Fourvière ©photo : Métropole de Lyon - Jean-Michel Degueule, Christian Thioc - Lugdunum

Source : [Mosaïque aux Poissons - Lugdunum Musée et théâtres romains \(grandlyon.com\)](https://www.grandlyon.com/musee-et-theatres-romains)

Ce pavement de mosaïque présente un ensemble de motifs géométriques et figurés. Sur les bords, on peut voir une frise où se mêlent des animaux marins (dauphins, coquillages, poissons, crustacés), des oiseaux aquatiques (canards) et des monstres (cheval et taureau marins d'un côté, griffons de l'autre). Au milieu de la mosaïque, des sortes d'éventails placés aux angles alternent avec des gouvernails fixés sur des disques, au centre des quatre côtés. Des cratères en verre sont reliés deux à deux par des touffes de feuilles d'acanthe, une branche étant posée à côté de chacun des vases. Au centre du tapis, une rosace encercle un motif floral stylisé.

On peut noter que l'association de deux motifs, géométriques et marins, est rare. Par ailleurs, l'archéologie nous apprend que les motifs végétaux et les cratères sont caractéristiques du style des ateliers de *Lugdunum*.

L'industrie du textile

Même si aucun objet en tissu n'a été conservé, les inscriptions, les textes littéraires et la découverte de poids de tisserands attestent plusieurs catégories de fabricants à *Lugdunum*, dont certains sont aussi marchands : des fabricants de sayons (*sagarii*), des tisseurs de lin (*lintiarii*) et même un brodeur de fils d'or et d'argent (*barbaricarius*).

En plus des tisserands et drapiers, on suppose l'existence de foulons et teinturiers. Les textes juridiques (la *Noticia Dignitatum* en particulier) localisent à *Lugdunum* des ateliers impériaux de textile. Mais on ne sait pas si ce sont les *procuratores* (les administrateurs de ces manufactures) qui y sont indiqués comme ayant leur siège en ville ou si les ouvriers concernés par ces productions étaient éparpillés dans une multitude d'ateliers, à la ville comme à la campagne. Ce qui est certain, c'est que les fouilles archéologiques du quai Saint-Georges, au pied de Fourvière, ont mis à jour des minéraux servant à l'industrie du textile : du soufre, dont les vapeurs servaient à blanchir les étoffes ; de l'alun, utilisé par les teinturiers pour fixer les couleurs sur les étoffes mais aussi par les tanneurs pour le traitement des peaux.

Nous revenons sur le travail effectué dans une foulonnerie, ancêtre à la fois de la blanchisserie et de la teinturerie qui, pour que le foulonnier puisse accomplir sa tâche, nécessitait de l'urine car elle contient de l'ammoniac. Nous pourrions alors faire un point étymologique sur l'expression *Pecunia non olet*.

Étymologie 4 : *Pecunia non olet* « L'argent n'a pas d'odeur ».

Des amphores servant d'urinoir étaient disposées dans les rues romaines pour collecter l'urine, qui était vendue aux foulons comme une ressource indispensable. L'empereur Vespasien remit en vigueur une taxe sur l'urine (*vectigal urinae*) pour les acheteurs de ce précieux liquide ; elle avait été créée par Néron puis abandonnée. Suétone rapporte dans la *Vie des Douze Césars (Vespasien, 23)*, que lorsque Titus, le fils de Vespasien, se plaignit de cette taxe, qu'il trouvait répugnante, son père brandit une pièce sous son nez et lui demanda s'il était gêné par l'odeur de cette monnaie. Titus répondit que ce n'était effectivement pas le cas ; Vespasien lui répliqua qu'elle venait pourtant de l'urine. On utilise encore aujourd'hui la sentence *Pecunia non olet* pour dire que la valeur de l'argent ne dépend pas de son origine. Le nom de l'empereur Vespasien, réputé pour son extrême avarice, est resté associé aux urinoirs publics, qu'en France, on nomme aussi vespasiennes.

À titre d'illustration, concernant l'industrie du textile, nous étudions l'inscription retrouvée sur le cippe funéraire d'Attalus dans le quartier Saint-Just, dans la nécropole de Saint-Irénée. Même si le texte, d'une longueur de seize lignes initialement, subsiste de manière très incomplète, on peut restituer la majeure partie du texte.

Source épigraphique 9 : inscription (AE, 1982, 702) du cippe funéraire d'Attalus découvert dans la nécropole Saint-Irénée, II^e siècle après J.-C.

D(is) M(anibus) / ET M(emoriae a)ETER/NA[e] AT/TAL[i] / (se)uir(i) aug(ustalis) LUG(uduni) / NEG[otiator(is) se]pla/si(arui), N[autae Rhodan(ici) ou (?) Arar(ici),] COR/POR[ati inter cen]TO/NA[rius Lugud(uni) c]ON/s[istentes], / CAI (?) ou CAL (?) / [...,...]NUS, / EPIC[tetus ? , Arte ?]MON / LIB(erti) [patrono opti]MO / INC[omparabiliq(ue)] PO/nen[dum curauer]UNT / ET S[ub ascia dedi]CAVE/[runt].

Aux dieux Mânes et à la mémoire d'Attalus, sévir augustal de Lyon, marchand de parfums, naute naviguant sur le Rhône ou (?) la Saône, membre de la corporation des marchands de couvertures de Lyon, ses affranchis, Caius (?) / Callimorphus (?) / Callistio (?) / Caesonius (?), Epictetus (?) / Epicarpus (?) / Epigonus (?), Artemon (?) / Damon (?) / Palaemon (?), ont pris soin de faire fabriquer et de dédier ce tombeau sous l'ascia pour leur patron, excellent et incomparable.

Cet Attalus est, selon Eusèbe de Césarée, le nom d'un des compagnons de martyr de Blandine en 177 après J.-C., citoyen romain originaire de Pergame, qui parlait latin et qui, en tant que chrétien, fut jeté aux bêtes, au lieu d'être décapité selon la décision impériale, bien que citoyen. D'après l'inscription, Attalus était sévir augustal, comme soixante-dix autres de ses compatriotes, qui étaient organisés en corporations et occupaient une position intermédiaire entre les notables municipaux et les associations professionnelles. Dans notre cas, Attalus semble avoir exercé trois professions différentes, dont une, au moins, est



organisée en association : marchand de parfums ou (plutôt) fabricant de vases à parfums (*seplasiarius*), naute (*nauta*) naviguant sur le Rhône ou la Saône, membre honoraire de l'association, résidant à *Lugdunum*, des centonaires (*centonarius*), c'est-à-dire des marchands de couvertures.

L'artisanat de proximité

À côté des grands ateliers qui font la richesse et la renommée de la cité, on peut citer toute une série de petits artisans de proximité, dont les boutiques (*tabernae*) sont situées près du *forum*, pour une clientèle proche mais peu nombreuse : bijoutiers-joailliers, artisans du bronze et autres alliages à base de cuivre, verriers, couteliers, artisans du cuir, tabletiers et cornetiers, fabricants de savons, etc. Pour illustrer ce type d'artisanat, nous choisissons d'observer deux types d'artisans : le tabletier et le savonnier.

La **tableterie** inclut la production d'objets en os, en bois de cerf, en corne et en ivoire. Il s'agit d'une activité de récupération qui utilise les déchets des abattoirs et des boucheries urbaines. De plus, le recyclage des os permet d'en extraire la gélatine et de fabriquer de la colle d'os, très utile dans le travail du bois.



Stylets et épingles en os, I^{er}-III^e siècle après J.-C., Musée gallo-romain de Fourvière

©photo : M

étropole de Lyon - Jean-Michel Degueule, Christian Thioc - *Lugdunum*

Source : [Accueil - Lugdunum Musée et théâtres romains \(grandlyon.com\)](https://www.grandlyon.com/musee-et-theatres-romains)

L'archéologie nous apprend que, selon le type d'objet que le tabletier souhaitait réaliser, il employait différents types d'os : côtes de bœuf, os longs des pattes avant ou arrière de capridés, de chevreuils, de chevaux, de cerfs ou bois de cervidés. Les traces qui subsistent sur ces os ou cornes laissent penser que le tabletier utilisait le même genre d'outils que les artisans qui travaillaient le bois. Les objets étaient évidés, sculptés, polis, tournés au tour à archet et percés grâce à un trépan à archet.

Concernant les produits de consommation courante, on peut aussi mentionner la fabrication du **savon**. Pour cela, on observera l'inscription d'une stèle funéraire découverte dans un puits à Fourvière en 1886. Maintenant que les élèves ont étudié plusieurs inscriptions sur les stèles funéraires, nous leur demandons de repérer sur le cippe l'expression qui indique le métier du défunt : *negotiatoris artis saponariae*. Nous leur demanderons de rappeler pourquoi elle est au génitif : en effet, elle dépend de *memoriae aeternae* (à la mémoire éternelle de...)



Cippe avec base, couronnement et fronton triangulaire, Musée gallo-romain de Fourvière.

Source : [CIL 13, 2030 - Corpus Inscriptionum Latinarum, Vol XIII, 02000 - 02999 - Wikimedia Commons](#)

Source épigraphique 10 : inscription du cippe d'un négociant savonnier

D(iis) M(anibus) / et memoriae / [a]eternae Septim(i) / Iuliani n[eg]otia/toris Lugd[un(ensis) ar]/tis saponari/ae. Quintula / Sertoria con/iugi karissimo / ponendum curavit et sub /ascia dedi(ca)uit.

Aux dieux Mânes et à la mémoire éternelle de Septimius Julianus, négociant savonnier lyonnais ; Quintula Sertoria à son époux très cher a élevé (ce tombeau) et l'a dédié sous l'ascia.

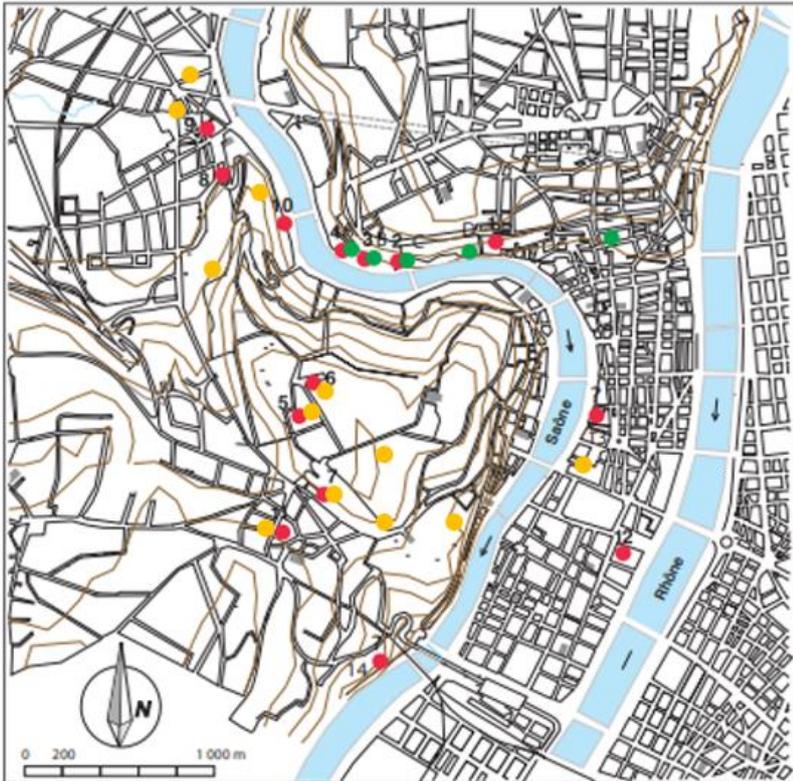
Pline l'Ancien dans son *Histoire naturelle* (XXVIII, 51, 2) rapporte que ce sont les Gaulois qui ont inventé le savon, mais on sait qu'il existait déjà 3000 ans avant. J.-C. Quoiqu'il en soit, à *Lugdunum*, on utilisait abondamment ce produit pour se laver et se colorer les cheveux (en blond ou en roux), notamment pour effrayer les ennemis au combat. Il était fait à base de cendre de hêtre et de suif (= graisse) de chèvre. Par ailleurs, le savon permettait aussi de fabriquer certains médicaments, notamment des anti-scrofuleux qui servaient à lutter contre une maladie tuberculeuse provoquant des fistules purulentes localisées sur les ganglions lymphatiques du cou.

Étymologie 5 : le mot « savon »

Ce mot est issu du Latin *sapo*, *saponis*, terme attesté chez Pline l'Ancien au sens de « mélange de suif et de cendre utilisé par les Gaulois pour rougir les cheveux ». Le mot latin *sapo* est un emprunt au germanique **saipôn*, « savon » ; il a donné le mot allemand *Seife* et l'anglais *soap*, signifiant tous deux « savon ».

Activités à destination des élèves

Dans un premier temps, observez une carte représentant certains des différents artisans de *Lugdunum* puis dressez la liste des principales productions locales de la cité.



Carte des ateliers à *Lugdunum*

- potiers ●
- verriers ●
- métallurgistes ●

Source : © C. Berthon

Imaginez-vous dans la peau d'un archéologue et posez-vous les questions suivantes : quels pouvaient être les autres types d'artisanats présents à *Lugdunum* ? Pourquoi ils ne sont pas représentés sur la carte observée ? Vous pouvez ensuite établir une liste des ressources naturelles qui étaient certainement exploitées à *Lugdunum*.

Ensuite, à partir de la *Lettre à Lucilius* 88 de Sénèque, relevez le champ lexical qui définit l'artisanat. Que constatez-vous ? Quelle est la vision qu'a Sénèque de l'artisanat ? Pourquoi, selon vous ? À quelle qualité romaine essentielle s'oppose, selon lui, l'artisanat ? Cherchez le sens de ce mot dans le dictionnaire *Gaffiot* pour observer sa polysémie.

Étudiez maintenant en détail les formes d'artisanat présentes à *Lugdunum*.

La poterie

Vous observerez les différentes poteries fabriquées à *Lugdunum* et vous établirez une classification des objets produits.



© Lugdunum Musée et théâtres romains (grandlyon.com)



© Lugdunum Musée et théâtres romains (grandlyon.com)



© Lugdunum Musée et théâtres romains (grandlyon.com)



© Lugdunum Musée et théâtres romains (grandlyon.com)



© Wikipédia



© Lugdunum Musée et théâtres romains (grandlyon.com)

Les photos sont reproduites avec l'aimable autorisation du musée *Lugdunum*
©photo : Métropole de Lyon - Jean-Michel Degueule, Christian Thioç - Lugdunum

Observez maintenant de plus près deux types d'objets conservés au musée gallo-romain de Fourvière, produits à *Lugdunum* et destinés à un usage local : des céramiques sigillées et un gobelet d'Aco.

Cherchez comment étaient fabriquées ces pièces, quel était leur rôle, si elles étaient fabriquées en série ou non, en quoi elles traduisent le prestige de la cité.



Céramiques sigillées
© Wikipédia (wikipedia.org)



Gobelet d'Aco
© Wikipédia (wikipedia.org)

Étudiez maintenant l'inscription située sur le cippe d'un potier, le marchand Felix (*negotiator artis cretariae*), découverte en 1980 dans la nécropole Saint-Irénée du quartier Saint-Just. Que signifient les initiales D et M à la première ligne ? Qu'apprenez-vous sur le défunt ? Quels sont les moments importants de sa vie qui sont mentionnés sur sa stèle funéraire ? Quel jour est associé au défunt ? Pourquoi, selon vous ?

Recherchez l'origine étymologique des noms des jours de la semaine et des mois de l'année. Recherchez aussi comment fonctionnait le calendrier romain.

À présent, vous pouvez essayer de répondre aux questions suivantes :

- a) Mettez en latin la date à laquelle vous effectuez cet exercice.
- b) Écrivez en toutes lettres les dates abrégées suivantes. À quelles dates correspondent-elles aujourd'hui ?
- c) *a.d. VI Kal. Jul. – a.d. II Id. Apr. – pridie Non. Mart. – a. d. IV Kal. Nov. – Id. Mart. – a. d. V Id. Oct.*
- d) Que signifie l'expression *sine die* ?
- e) « Reporter un événement aux Calendes grecques » est-il possible ? Pourquoi ?

Le verre

Demandez-vous d'abord à quel type de problème se heurtent les archéologues lorsqu'il s'agit d'analyser la production d'objets en verre.

Cherchez ensuite où les artisans verriers s'approvisionnaient en pâte de verre. À *Lugdunum*, savait-on mouler et/ou souffler le verre ?

Observez enfin l'épithaphe d'un verrier originaire de Carthage et établi à *Lugdunum*, inscrite sur une stèle découverte en 1757 dans le quartier Saint-Irénée sur la colline de Fourvière et datant des II-III^{es} siècles après J.-C. Quelles indications cette stèle funéraire nous donne-t-elle sur l'origine géographique du défunt ? Pourquoi est-ce si notable ? Retrouvez dans le texte latin les mots appartenant au champ lexical de la famille. Qu'apprenez-vous sur les relations entretenues au sein de la famille ? Observez quelques variantes d'écriture dans l'épithaphe : comment est écrit le mot « épouse » ? Les chiffres sur la pierre sont-ils inscrits selon l'usage classique ?

Le métal

Pensez-vous que les objets en métal se conservent bien ? Pourquoi, selon vous ?

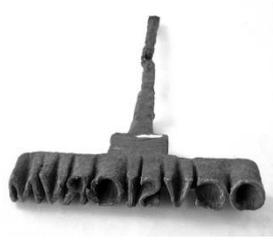
Observez maintenant l'épithaphe d'un forgeron, trouvée en décembre 1874 dans le chantier de la gare de Trion. Que nous apprend cette inscription concernant le métier du défunt ? En quoi son statut est-il exceptionnel ? Relevez ensuite le champ lexical de l'éloge qui permet de définir ce forgeron. Pourquoi, selon vous, utiliser un tel lexique pour définir un tel personnage ?

On a aussi retrouvé à Lyon des tuyaux en plomb estampillés avec les abréviations suivantes : L.F. ou LVG. FEC. À votre avis, qu'est-ce que cela signifie ? Dans quel domaine de fabrication peut-on aussi utiliser le plomb, selon vous ?

Quels autres types de métaux pouvaient être utilisés, selon vous ? Dans quel domaine ?



Observez cet objet : à quoi pouvait-il bien servir, d'après vous ? Pour le découvrir, essayez de découvrir l'inscription qu'il dessine.



Observez maintenant l'inscription funéraire d'un argentier fabricant de vases, trouvée à Saint-Irénée à Lyon vers 1812-1816. Que traduit cette épitaphe quant au statut de la colonie romaine ?

Observez enfin le sesterce d'Auguste suivant, datant de 10 à 14 après J.-C. Décrivez-le. Quelle image véhicule-t-il de l'Empire romain ?



La construction

a) Les ateliers de brique crue

D'après la carte distribuée, situez où se trouvent les ateliers de potiers de la cité. Pourquoi cette localisation ? Outre la poterie déjà évoquée, à quel type de fabrication pouvait servir la terre crue ainsi récoltée ?

b) Les bûcherons et charpentiers

Cherchez ce qu'est un dendrophore ainsi que l'étymologie de ce mot dans un dictionnaire étymologique.

Observez maintenant l'épitaphe d'un dendrophore, découverte à Lyon en 1868 dans le Rhône. D'après l'inscription, en quoi ce personnage a-t-il un statut exceptionnel ?

Observez ensuite l'épitaphe d'un maître charpentier, retrouvée sur la Presqu'île et datant du II^e siècle après J.-C. Quel est le point commun avec l'inscription précédente, en ce qui concerne le statut du défunt ? Par quel moyen stylistique le statut de ces deux artisans est-il mis en valeur ? Qu'est-ce que cela traduit de l'organisation des artisans dans la cité de *Lugdunum* ?

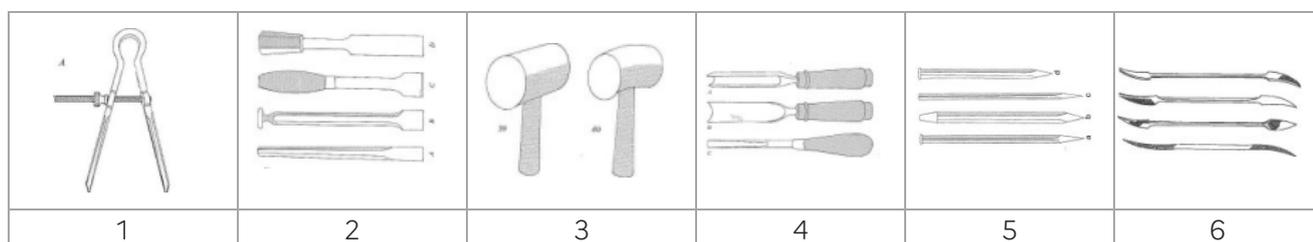
Observez maintenant une stèle funéraire représentant un charpentier, datant de la fin du II^e siècle ou du début du III^e siècle après J.-C., exposée au musée d'Aquitaine. Quels sont les ustensiles prouvant qu'il s'agit bien d'un charpentier ?

En vous aidant de la fiche Odysseum « [Les innovations technologiques gauloises](#) », cherchez qui sont les inventeurs du tonneau. Où réside l'innovation ?

Imaginez-vous dans la peau d'un archéologue : faites des hypothèses concernant d'autres utilisations du bois dans le domaine de la construction.

c) Les tailleurs de pierre

Associez à chacune des images ci-dessous le nom et le rôle de l'outil des artisans tailleurs de pierre.



Les images ci-dessus sont reproduites avec l'aimable autorisation du musée *Lugdunum* – Musée et théâtres romains.

a) compas – b) ciseau – c) maillet – d) gouge – e) pointe – f) rifloir

A. Ciseau droit ou coudé en S. Elles sont employées pour dégrossir la matière.

B. Tige de fer terminée à l'une de ses extrémités par un tranchant qui sert à couper, creuser les matériaux durs.

C. Sorte de lime qui sert à enlever les aspérités d'un matériau dur.

D. Sorte de marteau dont la tête est constituée par un gros billot de bois dur et dont le manche est cylindrique.

E. Instrument de tracé ou de mesure composé de deux branches à pointes, mobiles, réunies à l'une de leurs extrémités par une charnière.

F. Tige de fer de section carrée ou octogonale, terminée à l'une de ses extrémités par une pointe en forme de pyramide. On l'utilise à l'aide d'une masse pour ébaucher les sculptures.

d) Les peintres de fresques et les mosaïstes

En vous aidant notamment de la fiche Odysseum « [La mosaïque, un art aux multiples facettes](#) », effectuez en groupes les recherches suivantes :

- Cherchez l'étymologie du mot « fresque ». Expliquez comment on fabriquait une fresque. Quelles qualités ce travail nécessitait-il chez l'artisan ?
- Quels pigments de couleur étaient utilisés pour les fresques ? Quelles étaient leurs provenances ?



- Quels sont les différents styles de fresques selon l'évolution de leurs décors ?
- Comment est fabriquée une mosaïque ? Quelles qualités ce travail nécessitait-il chez l'artisan ?
- Quels sont les différents types de mosaïques existant selon les motifs représentés ?

Observez maintenant une fresque datant de 50 à 70 après J.-C., retrouvée dans le quartier de Vaise et constituée d'un carré de 2,50 m de côté environ. Décrivez-la. À quel style appartient-elle selon vous ? Au vu des motifs représentés, quelle pièce de la *domus* décorait-elle certainement ?

Observez ensuite la mosaïque aux poissons, faite de marbre, de calcaire et de verre en opus *tessellatum*, mesurant 4 par 3,5 m environ, retrouvée sur la Presqu'île et datant III^e siècle après J.-C. Décrivez-la. En quoi est-elle originale et typique des ateliers de *Lugdunum* ?

L'industrie du textile

Selon vous, comment les archéologues peuvent-ils affirmer qu'il existait une industrie du textile ? Quels étaient certainement les métiers qui relevaient de ce domaine ?

Cherchez ce qu'est un foulon, quels sont les produits qu'il utilise pour effectuer sa tâche.

Cherchez le sens de l'expression *Pecunia non olet* et le contexte dans lequel elle a été prononcée. Aujourd'hui que signifie-t-elle ?

Observez maintenant l'inscription du cippe d'Attalus retrouvée dans la nécropole de Saint-Irénée et datant du II^e siècle après J.-C. Que nous apprend-elle d'exceptionnel sur le défunt ?

L'artisanat de proximité

Quels types d'artisans peuvent être classés dans la catégorie « artisans de proximité » ? Où sont vraisemblablement installées leurs boutiques ? À qui est certainement destinée leur production ?

Observez maintenant les stylets et épingles en os datant des I^{er}-III^e siècle après J.-C. Selon vous, où les artisans récupéraient-ils la matière première pour fabriquer ces objets ? À quoi pouvait bien servir la gélatine extraite de l'intérieur des os ? Quels outils utilisait ce type d'artisan ?

Observez ensuite l'inscription d'une stèle funéraire découverte dans un puits à Fourvière en 1886. Repérez sur le cippe l'expression qui indique le métier du défunt. Expliquez pourquoi elle est au génitif.

Cherchez qui a inventé le savon, quelle est l'étymologie du mot, comment les artisans savonniers fabriquaient leur produit, à quoi il servait, en plus de l'usage hygiénique habituel.



Pour prolonger cette séance

On peut proposer aux élèves une seconde séance dédiée à la cité de *Lugdunum* en tant que plateforme tournante du commerce romain, dans l'acheminement et la redistribution de denrées et de marchandises en direction du *limes* et à l'échelle de tout l'Empire. On peut aussi mesurer l'influence de l'Empire romain dans d'autres pays situés autour du bassin Méditerranéen, notamment l'Espagne ou la Libye antique, en étudiant l'organisation des cités suivantes dont les fiches figurent sur Odysseum : *Barcino* (Barcelone), *Emporiae* (Empúries) ou *Tarraco* (Tarragone) en Espagne, *Leptis Magna*, *Oea* (Tripoli) ou *Sabratha* en Libye, *Taormina* (Taormine) en Sicile, *Byzantium* (Istanbul) dans l'actuelle Turquie.

Pour approfondir : bibliographie sélective et ressources en ligne

- Christian Goudineau (dir.), *Rites funéraires à Lugdunum*, Paris, Editions Errance, 2009.
- André Pelletier, *Lugdunum-Lyon*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 1999.
- « [Lugdunum - La colline du dieu gaulois Lug à Lyon](#) »
- « [La mosaïque, un art aux multiples facettes](#) »
- [Les métiers de la ville - Lugdunum Musée et théâtres romains](#)
- « [Les innovations technologiques gauloises](#) »